

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 63 (2016)

Heft: 1: Fascicule français. À quoi bon l'enseignement de la littérature?

Artikel: Littérature appliquée : l'expérience contre l'expertise

Autor: Roger, Thierry

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-632598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Littérature appliquée : l'expérience contre l'expertise

Voici les hommes devenus les outils de leurs outils.

H. D. Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*

Notre question n'est pas « où va la littérature ? », ni « où va la théorie littéraire ? » ; elle n'est pas non plus « que peut la littérature ? », mais « que peut un littéraire ? ». La crise véritable qu'il nous faut penser, peser, panser, comme l'a souligné récemment Jean-Marie Schaeffer, concerne l'enseignement de la littérature : « s'il y a crise, en l'occurrence c'est d'abord celle des *études* et non celle des *pratiques* littéraires. Cela tient au fait que la représentation ségrégationniste de la 'Littérature' continue à fonder en grande partie l'autolégitimation des études littéraires »¹. Nous assistons à la disparition accélérée de cette longue époque fondée sur « l'autolégitimation », et cette crise, « exquise », pour reprendre le mot de Mallarmé, recèle en son flanc déchiré des vertus, dans la mesure où elle nous permet de *séparer* la légitimation a-critique des études littéraires, donnée comme une nature, ou une essence, d'une autre légitimation, à construire. Nous sommes les contemporains de cette mutation profonde qui nous conduit de « l'autolégitimation » à la crise de « légitimité »². On laissera de côté ici le ton élégiaque accompagnant le thrène de la cérémonie des « adieux », ou de « l'Épilogue ». Il s'agira plutôt de circuler entre diagnostic et pronostic, sans passer par le moment pathétique de la déploration. L'optimisme « cognitif » d'un Schaeffer doit nous servir de modèle, si l'on veut rester constructif. La « crise est la santé autant que le mal » disait Mallarmé : sa fonction diacratique permet de clarifier les positions – « orage lustral »³.

¹ Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse, 2011, p. 14.

² *Ibid.*, p. 15.

³ Cette question donne naissance à un véritable genre littéraire : voir en particulier Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007 ; Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007 ; Antoine Compagnon, *La littérature, pourquoi faire ?*, Paris, Fayard, 2007 ; Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2010. On pourra aussi consulter avec profit les actes en ligne du colloque d'Aix-en-Provence de 2011, « Enseigner la littérature à l'université aujourd'hui », <http://www.fabula.org/colloques/sommaire1475.php> [12.05.2016].

En France, comme le rappelle Schaeffer, dans le sillage d'Antoine Compagnon, « la Littérature » se confond avec « l'École ». L'objet « Littérature » a été construit historiquement par l'institution scolaire. Il s'agit donc de prendre conscience d'une rupture historique : « la société qui a institué la Littérature n'est plus la nôtre »⁴. Le théoricien de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales poursuit : « si les études littéraires sont en difficulté, ce n'est pas parce que leur objet est menacé par le déferlement de l'inculture, mais plus banalement parce qu'elles confondent leur objet avec une de ses institutionnalisations passées ». Aux yeux de Schaeffer, les enjeux de cette crise se situent donc sur un plan tout à la fois social et épistémologique. Son livre explorera surtout le deuxième versant, en philosophe plus qu'en littéraire, comme il le concède lui-même, en prenant les choses de très haut, de très loin : les débats logiques, épistémologiques, autour des opérations de l'esprit visant à décrire, expliquer, comprendre. Le propos consiste à démontrer, après avoir dénoncé la confusion entre approche descriptive et normative de la littérature, que cette dimension descriptive existe au sein des sciences de l'homme. L'essai s'achève sur des propositions de réforme sur lesquelles je reviendrai plus loin.

Ce que je retiendrai de ce diagnostic, c'est qu'il faut se placer sur un terrain épistémologique. Les acteurs du monde universitaire, comme les acteurs plus strictement politiques, oublient trop souvent cet aspect fondamental, en se limitant à des questions d'ordre économique, administratif, pédagogique, ou médiologique, qui saturent le débat public. Il ne faut bien évidemment pas sous-estimer ces enjeux des plus cruciaux, des plus concrets : « crise » budgétaire au sein des Universités ; primat de la « communication » sur la transmission ; « crise » de la transmission, liée à celle de « l'autorité », des « valeurs », de « l'identité » ; « crise » de l'écrit ; « crise » du rapport à la langue ; « crise » des vocations concernant l'enseignement dans le Secondaire ; dévalorisation sociale des filières littéraires ; recul de la culture littéraire dans la formation, comme dans l'*ethos* médiatique, des élites politiques ; « crise » du rapport au temps long, temps de l'attente, temps de l'attention, temps de la lecture et de la relecture, etc. Mais Schaeffer dit autre chose. Il s'agit de repenser d'un seul mouvement notre idée de la littérature et notre idée de l'enseignement des lettres, de

⁴ Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires*, op. cit., p. 14.

refonder d'un seul tenant le mode de construction de l'objet, comme les usages sociaux de cet objet.

Devant l'ampleur de la tâche, éminemment collective, c'est-à-dire politique, je me bornerai très modestement à quelques remarques émanant d'un jeune Enseignant-Chercheur, qui officie, ou plutôt *opère*, depuis 5 ans à l'Université de Rouen, après 10 années passées dans l'Enseignement Secondaire, dans des collèges et des lycées d'Île-de-France. Deux faits concrets tirés de cette pratique dessineront une toile de fond : l'intervention d'un élève de lycée scolarisé dans l'Essonne qui résonne encore à mon esprit comme une phrase d'époque : « Mais Monsieur, Victor Hugo, il est mort ! » ; le débat actuel au sein du département des Lettres de Rouen touchant à l'élaboration d'une nouvelle « maquette » destinée au prochain quadriennal : selon quelles proportions répartir les cours d'« histoire littéraire », de « techniques d'écriture », de « théorie littéraire », quand certains, très minoritaires, souhaitent introduire des cours faisant dialoguer « littérature et sciences humaines » ? Comment *nommer* notre filière littéraire en Master, quand des directives ministérielles, accompagnées d'une nouvelle nomenclature, nous demandent de choisir entre les « mentions » « Lettres », « Arts, Lettres et Civilisation », « Lettres et Humanités », et « Littérature générale et comparée » ? Comment *nommer*, au sein de cette « mention », les « parcours » à vocation professionnelle ? Au Département de Lettres Modernes de l'Université de Rouen, appuyé sur le laboratoire intitulé (« Centre de Recherches Éditer / Interpréter » ou « CEREDI »), deux « parcours » se dessinent donc au sein d'une « mention » « Lettres » : « Enseignement-Recherche » et « Éditions numériques ». Il s'agit bien, à travers cette mutation identitaire imposant de *renommer*, c'est-à-dire de penser et de classer, de poser le problème de manière épistémologique, ce que l'urgence administrative ne permet pas vraiment de faire.

Le non-savoir littéraire : enseigner une « culture anthropologique » (Barthes)

La crise des études de lettres s'accélère sur fond de promotion sans précédent du paradigme scientifique, et de cette survalorisation symptomatique de la figure de « l'expert ». Si l'idée d'une *science* de la littérature

a pu germer dans les esprits à certaines dates, avec Taine, Brunetière, Hennequin, Lanson, mais aussi avec Genette ou Barthes, ce projet, depuis la fin des années structuralistes, semble aujourd'hui abandonné. C'est tout le problème de l'existence réelle ou fictive, d'un point de vue épistémologique, de la discipline littéraire, qui n'a pas la positivité scientifique des sciences humaines constituées. On sait à peu près ce qu'est un historien, un psychologue, un sociologue, un linguiste, mais un « littéraire » : qu'est-ce donc ? Ce n'est jamais qu'un étudiant en lettres, un professeur de littérature, voire un littérateur... C'est la raison pour laquelle « les études littéraires » – la périphrase en dit long –, pour éviter de sombrer dans la paraphrase, la tautologie du type « c'est de la littérature », ou la communion incantatoire tissée de complicité socio-culturelle inavouée, du type « admirez les beautés », n'ont cessé de multiplier les discours d'appui, les transferts conceptuels et les emprunts méthodologiques, aux différentes sciences humaines, entre tournant historiciste au XIX^e siècle, et « linguistic turn » dans les années structuralistes, pendant que la « Nouvelle Critique » entendue au sens large, pouvait aussi regarder vers la psychanalyse, la philosophie existentielle, la philosophie du « soupçon » (Marx et Nietzsche), l'anthropologie, ou la sociologie.

Mais les choses peuvent se renverser. La faiblesse peut devenir une force. Je partirai d'un passage de la « Leçon » inaugurale de Roland Barthes, prononcée en 1977, dans un tout autre contexte, mais qui acquiert aujourd'hui une actualité nouvelle, si l'on barre le mot « socialisme », et que l'on écrive, à sa place, peut-être, celui de néo-libéralisme :

La littérature prend en charge beaucoup de savoirs. Dans un roman comme *Robinson Crusoé*, il y a un savoir historique, géographique, social (colonial), technique, botanique, anthropologique (Robinson passe de la nature à la culture). Si par je ne sais quel excès de socialisme ou de barbarie, toutes nos disciplines devaient être expulsées de notre enseignement sauf une, c'est la discipline littéraire qui devrait être sauvée, car toutes les sciences sont présentes dans le monument littéraire. [...] Cependant, en cela véritablement encyclopédique, la littérature fait tourner les savoirs, elle n'en fixe, elle n'en fétichise aucun ; elle leur donne une place indirecte, et cet indirect est précieux⁵.

Cette négativité épistémologique, Barthes, en 1977, en faisait un atout. De fait, suggère-t-il, les études littéraires occupent une place stratégique,

⁵ Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, pp. 17-18.

entre savoir et non-savoir, entre synthèse et anti-synthèse. Il en va de l'état des connaissances dans une société donnée, et de leur perpétuelle mise en question. La chose littéraire se tient en deçà et au-delà du savoir d'une époque ; elle totalise ce savoir tout en jouant avec lui, hors dogmatisme, en se mettant au service d'une docte ignorance. Cette position oblique, faite de distance et de proximité, entre regard éloigné et empathie, donne aux études littéraires un statut singulier, unique, qui les distinguent des autres disciplines, et en particulier des sciences humaines. La littérature, cette ironie de la science, rend donc possible cet espace particulier dans lequel la société se trouve doublement réfléchi : dans le savoir scientifique, puis dans le jeu littéraire. Ainsi, enseigner la littérature devrait permettre de *réfléchir* le champ des connaissances d'une époque, passée ou présente. La littérature qui tourne autour du savoir en le faisant tourner, constitue quelque chose comme le pendant *artistique* ou *ludique*, d'une épistémologie critique : il y a une littérature des sciences comme il y a une philosophie des sciences. C'est en cela que les études littéraires sont irremplaçables. Foucault, dans *Les Mots et les choses*, a bien montré le rôle décisif joué par la littérature au sein de chaque « épistémè ». Un littéraire, lecteur de Rabelais, de Molière, des moralistes classiques, d'Hugo, de Balzac, de Jules Verne, de Zola, de Proust, de Claude Simon, ou d'Yves Bonnefoy, ne sait rien, tout en sachant tout. Il *traverse* l'histoire des systèmes linguistiques, sociaux, économiques, politiques, idéologiques, l'histoire des arts, des sciences et des techniques ; il *traverse* les données élémentaires de toute conscience humaine. Le littéraire accompli se trouve doté d'un *pouvoir* singulier, lié à ce *non-savoir* oblique, qui fait de lui, idéalement, un *spécialiste de l'universel*. Les Anciens disaient « humanités », quand les Modernes parlent de « culture générale », formule trop galvaudée qu'il faudrait rebaptiser, en reprenant au même Roland Barthes le mot de « culture anthropologique ». Au moment de la Querelle de la Sorbonne et des attaques contre l'histoire littéraire positiviste, Barthes écrivait aussi les lignes suivantes, qui doivent selon nous constituer une direction à suivre, plus que jamais : « pour rendre l'œuvre à la littérature, il faut précisément en sortir et faire appel à une culture anthropologique »⁶. On le voit ici, il ne s'agit pas seulement de « transmettre des savoirs », ou de transformer

⁶ Roland Barthes, *Critique et vérité* [1966], *Œuvres complètes*, éd. Eric Marty, Paris, Seuil, 1994, II, p. 30.

pédagogiquement des « informations » textuelles en « connaissances »⁷ intériorisées, mais de saisir la totalité des sciences humaines pour dire le fait littéraire : c'est la seule manière selon nous d'éviter le double écueil du formalisme nihiliste dénoncé par Todorov dans *La Littérature en péril*, ou de la paraphrase impressionniste, qui guettent toute démarche exégétique coupée de cet arrière-plan « anthropologique ». De fait, de la Terminale au Master, la grande majorité des étudiants de lettres actuels ne fondent leurs commentaires des œuvres que sur deux éléments croisés : une liste de procédés formels empruntés à une rhétorique restreinte à « l'élocution » ; une liste d'impressions prétendument personnelles, puisées dans une *doxa*. Les études de lettres doivent s'ouvrir à nouveau aux sciences humaines, parce que la littérature en constitue la somme critique.

La réponse au tout-scientifique de notre époque apportée par les littéraires doit-elle se placer sur un terrain esthétique, ou bien scientifique ? Vincent Jouve, dans sa récente défense et illustration des études de lettres, a choisi d'insister sur la première réponse, tout en évoquant bien évidemment l'idée d'un *savoir* proprement littéraire. L'universitaire part de la définition de la littérature envisagée comme « objet d'art », de façon à éviter un double écueil, estime-t-il : la dissolution dans les « cultural studies » d'une part, dans la linguistique d'autre part⁸. En résumé, le fait littéraire, ni seulement fait culturel, ni seulement fait de langue, relève d'une approche spécifique, centrée sur l'analyse des signes équivoques. Selon cette approche, les « études littéraires » se fondent dans une herméneutique littéraire, ce qui n'empêche pas Jouve de rappeler que la littérature véhicule des savoirs « non-conceptuels »⁹, ce qui nous reconduit vers le Roland Barthes de *Leçon*. Même si nous suivons Jouve pour l'essentiel dans le détail de ses analyses, il ne nous semble pas défendre les études littéraires de manière suffisamment percutante, tout simplement parce qu'il reste tributaire d'un paradigme formaliste, lui qui bâtit son argumentation sur les idées d'« objet d'art » et de « plaisir esthétique ». Il ne faudrait pas confondre « cultural studies » et « culture anthropologique » justement. La littérature n'est pas seulement un « art du langage » ; elle est surtout, comme l'a martelé Meschonnic, l'articulation de « formes de vie »

⁷ Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature ?*, op. cit., p. 174.

⁸ *Ibid.*, pp. 7-8.

⁹ *Ibid.*, p. 213.

et de « formes de langage ». Redonner du sens aux études de lettres désaffectées, revient à rappeler que la littérature donne du sens à l'existence humaine¹⁰. Réincarner les études littéraires revient à proposer une herméneutique de la vie, et non une herméneutique strictement « littéraro-littéraire », intra-littéraire, intertextuelle, intra-linguistique, endogène ou endogame, c'est-à-dire rhétorique-poétique. Ce qui disait le Rilke des *Carnets de Malte Laurids Brigge* à propos de la naissance du poème peut se dire de tout grand texte :

Hélas ! les vers signifient si peu de choses quand on les écrit trop tôt. Il faudrait attendre, accumuler toute une vie le sens et le nectar – une longue vie, si possible – et seulement alors, tout à la fin, pourrait-on écrire dix lignes qui soient bonnes. Car les vers ne sont pas faits, comme les gens le croient, avec des sentiments (ceux-là, on ne les a que trop tôt) – ils sont faits d'expériences vécues. Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, beaucoup d'hommes et de choses, il faut connaître les bêtes, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir le mouvement qui fait s'ouvrir les petites fleurs au matin. Il faut pouvoir se remémorer des routes dans des contrées inconnues, des rencontres inattendues et des adieux de longtemps prévus –, des journées d'enfance restées inexplicables, des parents qu'il a fallu blesser, un jour qu'ils vous ménageaient un plaisir qu'on n'avait pas compris (c'était un plaisir destiné à un autre...), des maladies d'enfance, qui commençaient étrangement par de profondes et graves métamorphoses, des journées passées dans des chambres paisibles et silencieuses, des matinées au bord de la mer ; il faut avoir en mémoire la mer en général et la mer en particulier, des nuits de voyage qui vous emportaient dans les cieux et se dissipaient parmi les étoiles – et ce n'est pas encore assez que de pouvoir penser à tout cela. Il faut avoir le souvenir de nombreuses nuits d'amour, dont aucune ne ressemble à une autre, il faut se rappeler les cris des femmes en gésine et l'image des blanches et légères accouchées endormies, qui se referment. Il faut avoir été aussi au côté des mourants, il faut être resté au chevet d'un mort, dans une chambre à la fenêtre ouverte, aux rares bruits saccadés¹¹.

Ce n'est ni l'anacoluthie, ni le schéma actantiel, ni l'énonciation ancrée, ni la référence exophorique qui ramèneront les étudiants dans nos parcours de lettres, puis les conduiront vers la voie du professorat. Seule une « culture anthropologique » permet de rendre compte de « l'expérience

¹⁰ Cela ne semble tellement pas acquis, que l'Université se doit de le rappeler : voir par exemple Dominique Rabaté, *Le Roman et le sens de la vie*, Paris, José Corti, 2010.

¹¹ Rainer Maria Rilke, *Carnets de Malte Laurids Brigge*, trad. et intro. Claude David, Paris, Gallimard, 1991, pp. 36-37.

vécue » totalisante mise en forme par l'œuvre littéraire, quel que soit son degré de « mentir vrai » et de reconstruction verbale.

De l'herméneutique littéraire à l'herméneutique de la vie : enseigner des « propositions de monde » (Ricœur)

C'est dans cette perspective que la définition de l'œuvre littéraire proposé par Paul Ricœur dans ses travaux d'herméneutique des années 1980 devient éminemment pertinente aujourd'hui. On le sait, contre l'alternative posée par Gadamer entre « vérité » et « méthode », contre l'objectivisme pur de la « structure », contre le subjectivisme pur du « génie », le philosophe considère l'œuvre comme un « discours », et ce « discours » à la fois comme « projection d'un monde » et « médiation de la compréhension de soi »¹². Cette idée de la littérature nous permet de sortir une fois pour toute du « textualisme », et des mirages de l'auto-référentialité. Conçues ainsi, les études de lettres affirment à nouveau cette double nature réflexive et critique soulignée plus haut avec Barthes, en mettant en avant cette fois la dimension instituante et constituante de la lecture littéraire, placée sous le double signe de la « distanciation » et de la « médiation ». Lire revient à se projeter dans un monde projeté ; avant le texte, nous avons un *Moi*, devant le texte nous accédons à un *Soi*. Le *Cogito* de Descartes se passait dans l'immédiateté de la conscience ; celui de Ricœur passe par la médiation des œuvres de langage :

[...] nous ne nous comprenons que par le grand détour des signes d'humanité déposés dans les œuvres de culture. Que saurions-nous de l'amour et de la haine, des sentiments éthiques, et, en général, de tout ce que nous appelons le *soi*, si cela n'avait été porté au langage et articulé par la littérature ?¹³

Ce qu'implique l'herméneutique existentielle de Ricœur, c'est que notre *identité* en devenir comporte une dimension profondément littéraire : « comprendre, c'est se comprendre devant le texte »¹⁴. Non pas tant identité nationale, sociale, ici, qu'identité narrative, théâtrale, lyrique. La

¹² Une synthèse de cette approche se trouve dans Paul Ricœur, « La fonction herméneutique de la distanciation », *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* [1986], Paris, Seuil, 1998, pp. 113-131.

¹³ Paul Ricœur, « La fonction herméneutique de la distanciation », *art. cit.*, p. 130.

¹⁴ *Ibid.*, p. 130.

pratique des œuvres de langage joue un rôle fondamental dans notre processus d'humanisation, voire d'hominisation. Et comme tout se joue non avant le texte, mais devant, en avant, cela suppose que le rapport à soi, comme le rapport au monde, sont toujours mobiles, et ouverts : « la compréhension est alors autant désappropriation qu'appropriation ». Cette herméneutique renoue avec le politique, puisqu'elle se fait aussi d'un même élan « critique des illusions du sujet » et « critique des idéologies »¹⁵. Bien évidemment, cet argument majeur, d'ordre identitaire, brandi ici en faveur des études littéraires, peut sembler, en apparence, fort mince d'un point de vue strictement utilitariste ou professionnalisant. Il n'en n'est rien en profondeur : il n'y a pas d'identité individuelle (professionnelle, familiale, sexuelle, etc.) féconde, c'est-à-dire non-aliénée, non-pathologique, peut-être aussi non-violente, sans une identité réfléchie, consciente d'elle-même, médiatisée. L'immersion littéraire constitue l'une de ces grandes médiations. Les études de lettres préparent excellemment à cet « art de la vie »¹⁶ défendu par Thoreau, à ce « métier d'homme »¹⁷ évoqué par Camus dans *Noces*, métier sans lequel les autres métiers seraient amputés de l'essentiel. Une fois qu'on a dit cela, on peut quand même aller sur le terrain miné de l'*utilité* sociale des lettres.

Répondre à l'utilitarisme (I) : le pragmatisme

Cet accent mis sur les études de réception accompagne ce vaste mouvement de promotion de la figure du lecteur, amorcé dès l'époque de « la mort de l'auteur », qui avait tenté de substituer le couple *écriture / lecture* à la vieille dichotomie philologique *auteur / œuvre*. S'il faut ajouter une autre manière de ne plus faire de la littérature un *objet*, alors, on peut, avec Yves Citton, disciple de Stanley Fish, l'envisager comme un *mode de lecture* :

Répondre à la question de savoir à quoi peuvent servir les études littéraires implique donc de *théoriser une autre pratique de l'interprétation* – autre pratique que j'aimerais désigner, selon un usage qui semble déjà établi, du terme de *lecture actualisante*. En plus de chercher à convaincre les non littéraires de l'intérêt social dont

¹⁵ *Ibid.*, p. 131.

¹⁶ Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard, 1990, p. 63.

¹⁷ Albert Camus, « Noces à Tipasa », *Noces* suivi de *L'été*, Paris, Gallimard, 1959, p. 20.

sont porteuses les études de Lettres, ce livre vise donc aussi à théoriser les méthodes et les enjeux propres au travail interprétatif de type actualisant.

Alors que, pour reprendre une caractérisation esquissée par Jean-Louis Dufays, les lectures généralement pratiquées par l'histoire littéraire « permettent au lecteur d'*expliquer* le texte en termes causalistes en inscrivant ses signes dans une Histoire », les *lectures actualisantes* « permettent d'*actualiser* le texte dans un nouveau contexte, de lui conférer des sens *a posteriori* ». Alors qu'on voit sans gros problèmes théoriques comment et au nom de quoi il peut être souhaitable d'interpréter un message en cherchant à déterminer ce que son auteur cherchait à exprimer en le produisant, puisque cela correspond à notre pratique quotidienne de la communication, il est nettement moins intuitif de savoir à quelles fins et dans quelles limites on peut être légitimé à *chercher dans un texte ce qu'un auteur ne voulait pas (forcément) dire*, mais qui peut néanmoins s'avérer éclairant pour la situation qui est celle de l'interprète. Je lis le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie, et je « vois » dans le texte de cet écrivain de la Renaissance – comme je vois le pigeon assis sur le balcon d'en face – la description précise de nos divertissements télévisés du début du XXI^e siècle. Ce genre de pratique interprétative – sauvage, barbare – par laquelle une étudiante identifie un problème propre à son époque dans un texte de littérature ancienne, dont l'auteur ne pouvait évidemment pas avoir en tête un tel sens, fait habituellement l'objet d'une sanction sans appel lors d'un examen: – *Mademoiselle, ce que vous dites là est peut-être très intéressant, mais relève du pur anachronisme !* La deuxième visée de ce livre sera donc de comprendre, de valoriser et d'apprendre à faire fructifier ce type d'« anachronisme » – dont se nourrit la vie même de la littérature.

Qu'un texte littéraire ne continue à exister que pour autant qu'il *nous parle*, et qu'il ne nous parle que *par rapport à nos pertinences actuelles*, voilà la double évidence sur laquelle s'appuiera mon argumentation. Pour trivial qu'il soit, ce point de départ a des implications larges et profondes, dont il me semble qu'on n'a pas encore pris toute la mesure, et qui mérite de faire l'objet d'une réflexion d'ensemble. Cette réflexion théorique passera par des moments techniques (...), mais elle visera toujours à rendre compte de *la puissance propre de la littérature*, conçue davantage comme *un mode de lecture* que comme une propriété inhérente à un certain groupe de textes¹⁸.

Citton, dans la tradition de l'herméneutique de l'*applicatio*, joue l'allégorie contre la philologie, l'approche pragmatiste contre la démarche formaliste. Ce parti pris bien évidemment provocateur, dirigé contre une certaine histoire littéraire positiviste, mais aussi, de manière plus inattendue, contre la critique interne, et son dogme de la « clôture du texte », a le mérite d'attaquer toutes les raideurs académiques, en

¹⁸ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, *op. cit.*, pp. 25–26.

plongeant les études de lettres dans un grand bain de jouvence, destinée en priorité à cette jeunesse qui peut dire que Victor Hugo est « mort, bien mort ». Il faut faire vivre selon nous dans nos enseignements, dès le Secondaire, cette idée de la littérarité inversée du côté du lecteur, et donc des usages et des effets, sans verser dans la démagogie du pur « présentisme », et sa variante sociale, le « jeunisme », complice d'une certaine inculture historique, faite d'amnésie, ou de confusion des époques. Il ne faudrait pas aller trop loin aujourd'hui dans le sens de « l'actualisation » quand on sait combien les repères historiques, le sens des filiations intellectuelles et artistiques sont si peu ancrés dans les jeunes esprits. Cependant, la thèse anti-essentialiste de Citton, en valorisant le contre-temps aux dépens du contresens, dont la réalité, devant une œuvre d'art, se dissout, rappelle aussi vigoureusement qu'on ne naît pas poème, roman, tragédie, comédie, mais qu'on le devient. Il n'y a pas de texte littéraire *en soi*, seulement des usages littéraires, ou non, des textes, de même qu'il n'y a ni nature humaine, ni nature féminine, ni nature masculine : « les textes sont ce que nous en faisons »¹⁹. Voilà comment nous pouvons penser une littérature *appliquée*. Les études littéraires n'ont rien de passéiste, si l'on rappelle avec Citton, après Heidegger, Sartre, Gadamer, ou les représentants de l'École de Constance, qu'il n'y a pas de lecture hors du *présent* de celui qui l'accomplit.

Dénaturaliser le « patrimoine littéraire » : enseigner les études de réception

Il faudrait prolonger l'approche pragmatiste. En finir avec une définition « normative » de la « Littérature », c'est aussi refuser de voir d'un côté les « fictions sommaires » et, de l'autre, « les grands textes »²⁰, pour accepter de dissoudre les hiérarchies non questionnées, de façon à s'interroger sur la constitution historique du « canon » ou du « patrimoine littéraire ». Il a fallu attendre un certain temps avant que *Le Rouge et le Noir* ou le *Coup de dés* entrent dans notre panthéon. Comme l'a rappelé en son temps

¹⁹ Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives », préface à Stanley Fish, *Quand lire, c'est faire*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007, p. 24.

²⁰ Alain Finkielkraut, *Ce que peut la littérature*, Paris, Stock, 2006, pp. 12-13.

Gérard Genette, la grande réforme de l'Université de 1902, en rompant avec l'enseignement d'une rhétorique de l'imitation, a transformé en profondeur le statut de la littérature : celle-ci « a cessé d'être un *modèle* pour devenir un *objet* »²¹. Aujourd'hui, il serait sans doute temps de doubler la pratique du commentaire, si elle est maintenue, d'une autre pratique, généalogique, ou archéologique. Il faudrait introduire davantage les études de réception dans les parcours de lettres, de façon à ce que la littérature ne soit pas seulement un *objet* à interpréter, mais une *interprétation à interpréter*. Les enjeux politiques apparaissent immédiatement, puisqu'il s'agit de montrer comment une littérature nationale se constitue historiquement, comment la valeur littéraire se fabrique, entre dévalorisation et revalorisation. On adjoint à une culture littéraire une culture historique et politique, en évitant sacralisation et fétichisation. Comme toutes les sciences humaines bien pensées, les études littéraires, dès lors qu'elles refondent l'histoire littéraire de la sorte, aiguïssent l'esprit critique, initient au débat démocratique, forment des citoyens éclairés, et non des travailleurs soumis. C'est la raison pour laquelle, je ne peux que souscrire au constat de Jean-Marie Schaeffer qui regrette le manque de « travaux empiriques précis » consacrés aux faits de « dérive herméneutique »²²; et d'ajouter plus loin : « il nous faudrait une étude sur la longue durée des oublis sélectifs, puisqu'ils font l'histoire littéraire, au même titre que les canonisations : ce que la postérité a retenu ne fait sens que si on le situe par rapport à ce qu'elle a oublié »²³. Voici donc de nouveaux objets d'enseignement et de nouveaux chantiers de recherche²⁴, qui nous rappellent que les deux questions fondamentales « qu'est-ce qu'une nation ? » et « qu'est-ce que la littérature ? », n'en sont qu'une.

²¹ Gérard Genette, « Rhétorique et enseignement » [1966], *Figures II*, Paris, Seuil, 1979, p. 30.

²² Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires*, *op. cit.*, p. 100.

²³ *Ibid.*, p. 118.

²⁴ De tels travaux existent, et commencent à émerger : cf. par exemple, Simone Bernard-Griffiths, Pierre Glaudes et Bertrand Vibert (dirs.), *La fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle. Représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006 ; Pascale Casanova (dir.), *Des littératures combattives. L'Internationale des nationalismes littéraires*, Paris, Raisons d'agir, 2011 ; Thierry Roger, *L'archive du Coup de dés*, Paris, Classiques Garnier, 2010 ; Stéphane Zékian, *L'invention des classiques*, Paris, CNRS, 2012 ; Myriam Dufour-Maitre (dir.), *Pratiques de Corneille*, Mont-Saint-Aignan Cedex, PURH, 2012 ; Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*, Paris, Minuit, 2014 ; Marie Blaise (éd.), *Réévaluations du Romantisme - Mutations des idées de littérature 1*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2014.

Répondre à l'utilitarisme (II) : « compétences fictionnelles » / « compétences attentionnelles » (Schaeffer)

Jean-Marie Schaeffer termine son ouvrage par une sorte de « bilan de compétences ». Puisque certains acteurs exigent cela des littéraires, donnons des éléments de réponse. Si la littérature se définit par la *fiction*, alors, lire et étudier des fictions permettent de développer, en les faisant accéder à la conscience, les « compétences fictionnelles » suivantes :

- autour de la « feintise ludique » : fabriquer des « amorces mimétiques », à savoir des « semblants quasi-perceptifs » pour les arts visuels ; des « semblants d'actes de langage » pour les arts verbaux ; des « semblants d'actions combinés à des semblants d'actes de langage », pour les arts de la scène ;
- autour de « l'immersion mimétique » : accès à des « univers fictionnels » conçus comme « des modèles cognitifs analogiques », à savoir des « exemplifications virtuelles d'un être-dans-le-monde possibles », et non des « images » du réel, fondées, elles, sur une relation de pure « homologie » ; ces « univers fictionnels » mettent à notre disposition des « scénarios ou des scripts d'action possible »²⁵.

Si la littérature se voit définie par la pratique du récit non-fictionnel, le « récit factuel », elle permet d'expérimenter d'autres compétences liées en particulier et surtout au champ autobiographique. Schaeffer n'en dit pas plus, se bornant à renvoyer aux travaux de Philippe Lejeune, tout en rappelant combien il est réducteur de confondre littérature et littérarité, ou encore littérature et fiction.

Si l'on considère enfin la littérature selon le point de vue de la « diction », en visant surtout ici le champ de la « poésie », d'autres « compétences » doivent être évoquées, que Schaeffer rattache à l'expérience esthétique en général, le poème intensifiant cette relation esthétique à la langue. L'expérience poético-esthétique est dite « expérience attentionnelle ». Elle repose sur :

- la mise en place d'une « stratégie attentionnelle » spécifique, fondée sur une autre « économie du traitement de l'information », « maximalisant l'investissement attentionnel » ; il ne s'agit plus de « comprendre le plus rapidement possible, en dépensant le moins d'énergie attentionnelle » ; il en résulte un « allongement du traitement du signal linguistique », comme un « retard de catégorisation », ou

²⁵ Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires*, op. cit., pp. 108-112.

- « retard dans l'activité de synthèse herméneutique », le tout étant perçu comme une « dissonance cognitive » ;
- « le surinvestissement formel » : attention accrue donnée à la matérialité du langage (« rimes et rythmes ») ; accroissement de la « quantité d'informations sensorielles pré-catégorielles » ;
 - le fait d'éprouver un « plaisir » esthétique particulier, lié à « la prime enfance », comme à « la dynamique d'apprentissage de la langue »
 - la « richesse herméneutique » : « résonance » irréductible à l'analyse ; immersion dans un « paysage affectif sculpté par la parole » ; « expérience des tonalités affectives » en lien avec la « stratification langagière » traversée de manière « polyphonique », et les « façons dont nous nous tenons dans notre monde »²⁶.

Cette propriété du langage consistant à introduire de la lenteur dans le processus de catégorisation sémantique, en attirant l'attention sur le niveau phonétique, comme le souligne Schaeffer, comporte des enjeux pédagogiques, et civilisationnels, ajouterions-nous, décisifs. L'École, en raison de son approche majoritairement « analytique », détruit la poésie, en faisant primer la « convergence » sémantique et catégorielle sur la « dissonance cognitive ». Il y a longtemps qu'un Jacques Roubaud insiste sur ce point. Si crise de la poésie il y a, c'est parce qu'il y a crise du temps, crise de l'attention. Mais l'affaire déborde aussi peut-être la simple conjoncture. Schaeffer postule, plus structurellement, l'existence de « deux styles cognitifs opposés » : à voir...

Le théoricien met donc en avant des « processus mentaux » ; il se place sur un terrain cognitiviste, sans perdre de vue, bien au contraire, la dimension « opératoire »²⁷ du fait littéraire. Quand Barthes répondait par l'anthropologie, Ricœur par l'herméneutique, Citton par le pragmatisme, l'auteur de *Qu'est-ce que la fiction ?* tire les études de lettres vers une forme d'empirisme esthétique, qui s'élargit en anthropologie du « comme si » (fiction) ou de « l'attention » (poésie). Les littéraires, comme les scientifiques, font des *expériences* ; ils émettent des hypothèses, valident, invalident ; ils modélisent. L'une des conclusions de Schaeffer doit être soulignée ici : « l'œuvre littéraire nous donne accès à un *mode d'expérience* spécifique, et donc irremplaçable »²⁸. Une société qui reproduit sans expérimenter n'a aucun avenir ; quant à l'expérience littéraire, riche de

²⁶ *Ibid.*, pp. 112-117.

²⁷ *Ibid.*, p. 111.

²⁸ *Ibid.*, p. 106.

son non-savoir, experte sans être expertise, elle constitue l'envers symbolique de l'avère économique de notre condition sociale : « face, une figure sereine et, pile, le chiffre brutal universel »²⁹, pour citer une dernière fois Mallarmé.

Ces quatre réponses trop rapidement esquissées ici n'épuisent pas *la question des Lettres* : espérons qu'elles permettront, à ceux qui les liront, de moins mal la poser, et de mieux l'entendre. Par-delà les différences abordées ici, je retiendrais cette idée directrice : l'enseignement des lettres ne se loge pas au sein d'une « discipline » *pure* ; tout y est *pratique*. Les littéraires ne peuvent pas (plus) répondre à l'utilitarisme par l'esthétisme, la gratuité, la finalité sans fin, en se réfugiant dans l'abri suicidaire et irresponsable de l'*otium*. Dès lors qu'il s'agit de formes de vie et de formes de langage, de formation, d'« éducation esthétique de l'homme », il n'y a plus de *loisir studieux* qui vaille. La littérature ne s'explique pas, elle s'applique. L'interprétation du texte de loi crée une jurisprudence ; l'interprétation du texte littéraire débouche sur de « pures pratiques d'existence », pour reprendre le mot de Blanchot relatif au surréalisme, sans cesse questionnées, niées, affirmées.

Thierry ROGER
Université de Rouen

²⁹ Stéphane Mallarmé, « La Cour », *Divagations, Œuvres complètes*, éd. Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, 2003, II, p. 267.

